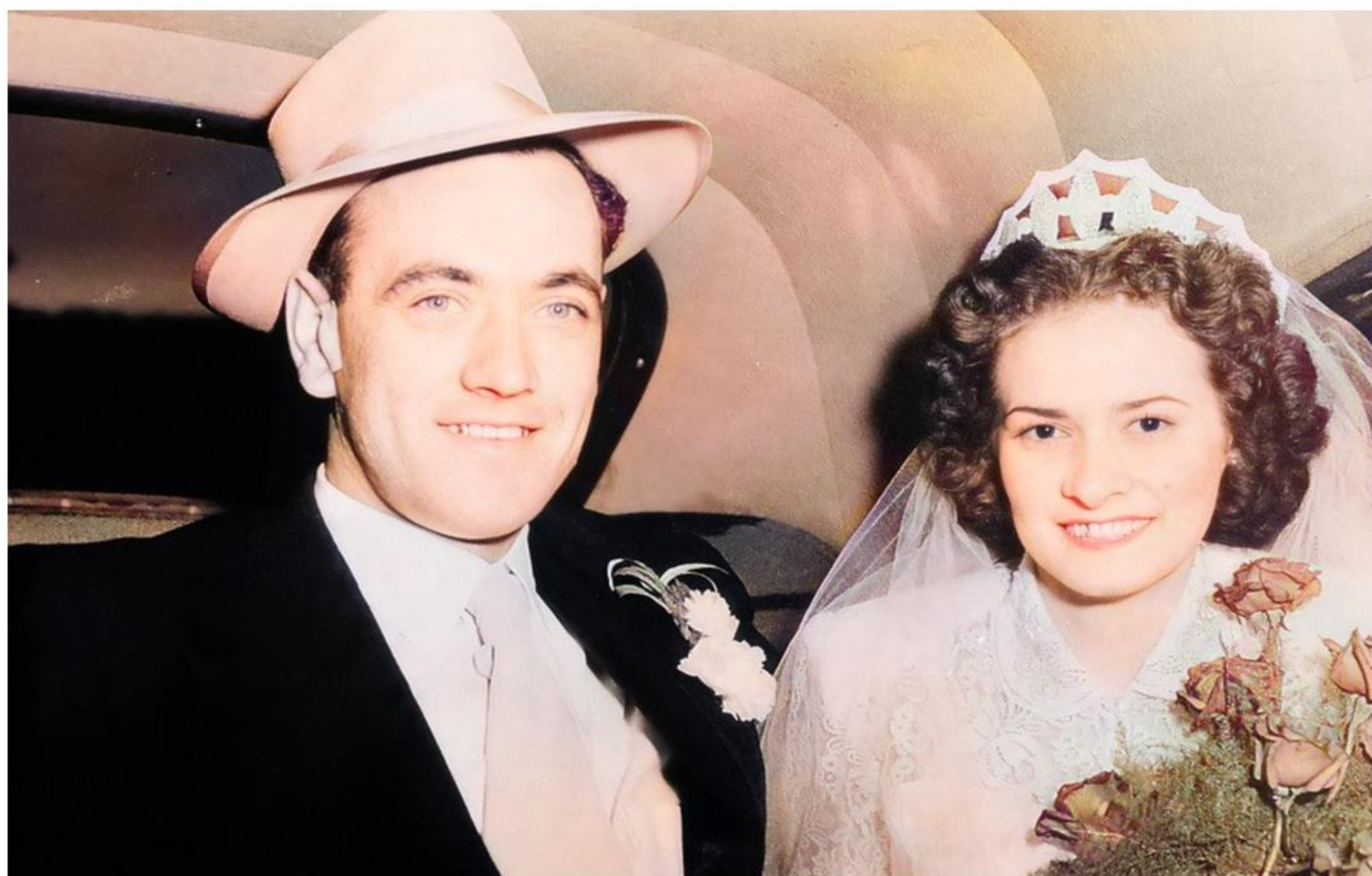




Le grand album de Georges et Gemma

PRÉFACE

À l'aube des 90 ans de maman, j'ai pensé lui offrir un album de photos dans lequel on retrouverait des souvenirs des époques marquantes de sa vie et de celle de papa. J'ai agrémenté ces photos de faits vérifiés (j'ai fait mes « recherches »), d'anecdotes, ainsi que de commentaires parfois sérieux, parfois plus légers.

Afin de réaliser cet exercice, j'ai recueilli des suggestions et j'ai utilisé mes souvenirs personnels. J'ai aussi fait appel à la mémoire prodigieuse de maman, qui peut nous raconter avec une précision incroyable une tonne de souvenirs liés à divers moments de sa vie.

J'ai aussi récupéré des informations et des photos historiques précieuses que m'a fournies Roger Pinard, que je remercie chaleureusement. Finalement, Google m'a permis de compléter le tout, avec certains résultats de recherche surprenants. Bonne lecture !

Guy Mailhot

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre 1 – Les origines.....	4
Chapitre 2 - Gemma et Georges.....	9
Chapitre 3 - Le mariage.....	12
Chapitre 4 – Les premiers enfants et le Café Palmarolle.....	14
Chapitre 5 – Une époque mémorable, celle de l'épicerie.....	16
Chapitre 6 – La vente de l'épicerie.....	40
Chapitre 7 - La retraite.....	41

CHAPITRE 1 – LES ORIGINES

Anne-Marie Cloutier, mère de Gemma

Anne-Marie est née en 1903 à St-Pamphile de L'Islet. Son père Saluste Cloutier est venu s'établir en Abitibi en 1922, trois ans avant que soit fondée la municipalité de Palmarolle. Il était devenu veuf en 1920 et il arrivait avec ses quatre fils et ses cinq filles, dont Anne-Marie, qui avait alors 19 ans.

Puisqu'elle était l'aînée de la famille, Anne-Marie avait beaucoup de responsabilités. Dans un article publié 53 ans plus tard dans le journal « Le Pont » de Palmarolle, elle décrivait ainsi ses diverses tâches à son arrivée au village :

«Le travail ne manquait pas, car en plus des membres de notre famille, nous avions des pensionnaires. Il fallait faire l'entretien du camp, le lavage, le repassage, la couture, le raccommodage, la cuisson du pain, la préparation des repas, etc. J'étais l'aînée de la famille et parfois, lorsque nous avions le temps, nous allions avec les hommes travailler dehors : défricher, faire de l'abatis et cultiver un petit jardin. Il n'y avait pas de perte de temps !

De plus, nous n'avions aucune commodité, pas d'électricité non plus. Ce qu'on voyait : du bois, de l'eau, le firmament et quelques camps au bord de la rivière. L'air était pur, tous dormaient très bien la nuit sur des lits de bois, de branches et de feuillage.»

Comme elle avait un peu d'expérience en enseignement, elle devint la première institutrice de Palmarolle, alors qu'elle venait tout juste d'avoir 20 ans.



Sur cette photo prise en 1923, Anne-Marie est à la droite de la rangée arrière, avec ses 14 élèves de 7 à 15 ans.

Stanislas Pelletier, père de Gemma

Stanislas Pelletier est né en 1902 à St-Marcel de L'Islet. Puisque ses parents obligeaient leurs enfants à partir très tôt de la maison, il n'avait pas 20 ans quand il est venu s'établir en Abitibi avec deux de ses frères. Ils avaient chacun leur terre côte à côte.

À gauche, au premier rang, on aperçoit Stanislas à côté de son père Napoléon. On voit aussi sa mère Eugénie Cloutier, ainsi que ses frères et sœurs



Stanislas, Anne-Marie et leurs enfants

Stanislas et Anne-Marie se sont mariés à Palmarolle en 1928. Ils avaient respectivement 25 et 24 ans. Un journal régional décrit ainsi le mariage :

« Le 4 janvier, M. Stanislas Pelletier unissait sa destinée à Mlle Anne-Marie Cloutier, ancienne institutrice. La mariée était accompagnée de son père et M. G. Ouellet, frère du marié, lui servait de témoin. »

La mariée était ravissante dans une charmante toilette bleu marin, chapeau de même ton. Après la cérémonie, le dîner leur fut servi chez M. Saluste Cloutier, père de la mariée. M. le curé Halde assistait au dîner. À ces jeunes époux, nous souhaitons une lune de miel sans lendemain. »



Stanislas et Anne-Marie, à la fin des années 50

Stanislas et Anne-Marie ont eu 6 enfants dont deux (Solange l'aînée et Bertrand le 3^e enfant) sont décédés peu de temps après leur naissance. C'est dans ce contexte que Gemma est devenue l'aînée de la famille, qui comptait également ses trois sœurs, Jeannette, Yolande et Fabiola.



*Fabiola, Yolande,
Jeannette et
Gemma*

Pendant qu'Anne-Marie élevait sa famille, Stanislas travaillait sur la terre (ils avaient 7 vaches et des poules) et il faisait aussi des petits travaux pour le gouvernement. Stanislas a aussi été président de la Commission scolaire de 1930 à 1931 et maire de Palmarolle pendant 3 ans.

Quant à Anne-Marie, elle fut secrétaire ou présidente de plusieurs organismes, dont Les Fermières, le Cercle Lacordaire (elle détestait l'alcool assez pour s'en confesser) et le Club Bon Temps.



*Gemma, Fabiola,
Anne-Marie, Yolande
et Jeannette*

Achille Mailhot et Libbie Poisson (père et mère de Georges)

Achille, le père de Georges, est né à Gentilly en 1891. C'est aussi là qu'en 1917, alors qu'il avait 26 ans, il a épousé une jeune institutrice de 25 ans, Libbie Poisson. De leur union naîtront 6 enfants : Jeannine, Bertrand, Liliane, Fernand, Georges et Jacques.

La vie familiale heureuse fut de courte durée, puisqu'en 1928, après 11 ans de vie commune, Libbie décède d'une pleurésie. Achille se retrouve alors avec 6 enfants de 1 an à 10 ans.

Il décide alors de placer ses 5 plus vieux enfants dans un orphelinat de Nicolet. Le plus jeune, Jacques, pris en charge par une famille d'accueil, ira plus tard rejoindre ses frères et sœurs à l'orphelinat.



Photo du mariage d'Achille et de Libbie Poisson, en 1917

En décembre 1928, Achille arrive à Sainte-Rose en Abitibi. Il y épousera sa seconde femme, Simone Pinard, en janvier 1932. Il a alors 40 ans et Simone en a 18. Comme Achille ne laissait pas trainer les choses, leur premier enfant, Marie-Claire, naîtra à l'automne de la même année. Un mois et demi après la naissance de Marie-Claire, Bertrand, Georges et Fernand arrivent de l'orphelinat, suivis par Jacques en 1933.

La famille s'agrandit encore avec la naissance de Claude en 1934. Dans un petit camp en bois rond et sans aucun service, les défis devaient être énormes. Âgée de 20 ans, Simone devait s'occuper de 6 enfants, dont l'âge variait de quelques mois (Claude) à 14 ans (Bertrand).

En 1935, Achille et Simone se bâtissent une maison. Les deux filles du premier lit, Jeannine et Liliane viennent rejoindre la famille, qui s'élargit ensuite par la naissance de Marie-Paule, Robert, Fernande, Marcel, Benoît, Denise, Michel et Ginette. Achille a donc eu 16 enfants, une famille incroyable.



La maison bâtie par Achille en 1935

CHAPITRE 2 – GEMMA ET GEORGES

Gemma

Gemma est née le 20 mai 1932 et comme elle le dit elle-même, elle est venue au monde à crédit. En effet, Stanislas avait demandé à un docteur de Taschereau de venir faire l'accouchement. Or, compte tenu du temps de déplacement important entre Taschereau et Palmarolle, le docteur est arrivé trop tard et Gemma était déjà née. Stanislas a quand même dû payer le docteur pour son déplacement, 20 \$ cash, plus 4 chèques de 5 \$.



À cette époque, Gemma et sa famille demeurent dans le rang 9 de Palmarolle, où elle va aussi à l'école jusqu'à sa 7^e année. En 8^e et 9^e année, elle marche 4 milles pour aller et revenir à l'école du village.

La jeune Gemma

En 1946 (Gemma a 14 ans), la famille déménage dans une maison du village. L'adolescence, ça amène sa part de difficultés, alors que des filles du rang 7 l'appellent la « colonne du rang 9 » et qu'elle a honte de ses petites cuisses, qu'elle compare aux pattes des flamands roses.

Un an plus tard, ils achètent le magasin général de Léontine Bernier, où l'on retrouve également une salle de billard, et ils aménagent dans la maison attenante.

*L'entrée de la salle
de billard du magasin
de Léontine Bernier*



Georges

Georges est né à Gentilly en 1924. À la suite du décès précoce de sa mère Libbie Poisson, il a vécu 5 ans à l'orphelinat, soit entre l'âge de 4 à 9 ans, après quoi il a rejoint sa famille à Palmarolle. On en sait peu sur son enfance et sur son niveau d'instruction, mais il semble qu'il aurait fait seulement sa 3^e année.

Dès le moment où il a été en âge de travailler, il a été bûcheron. En 1944, alors qu'il n'avait pas encore 20 ans, il s'est sauvé en Colombie-Britannique pour éviter d'aller à la guerre, car la conscription venait d'être rendue obligatoire par le gouvernement. Il y a travaillé dans les mines, avant de revenir à Palmarolle en 1950.



C'est là que ça a commencé

C'était en 1950, peu de temps après le retour de Georges de l'Ouest, alors qu'Anne-Marie avait organisé une soirée pour célébrer les 18 ans de Gemma. Gemma trouvait alors que Jacques (le frère cadet de Georges) était un prospect au potentiel intéressant mais, malheureusement pour lui, Jacques était en béquilles.



De son côté, Georges était en bonne forme, il jouait de l'accordéon et de la guitare, il arrivait de l'Ouest et il avait toute une mine avec sa dent en or (allusion subtile à une mine d'or), ce qui lui conférait un avantage certain. Ce fut le soir d'un premier léger baiser.

Georges et Gemma se sont fréquentés pendant 2 ans, alors que Georges travaillait au bois et qu'il revenait au village toutes les trois semaines. Quand il n'était pas là, maman sortait avec d'autres chums.

Voici une photo de Georges et Gemma à l'époque de leurs fréquentations. On remarque que le port du pantalon chez l'homme a beaucoup changé depuis cette époque, alors que les ados portent désormais leur pantalon en bas des fesses.



CHAPITRE 3 – LE MARIAGE

Georges et Gemma se sont mariés le 26 juin 1952, à l'église de Palmarolle, le tout suivi d'une soirée à l'hôtel Chabot de La Sarre.

Voici une photo de cet événement unique. En avant-plan, de gauche à droite, on peut apercevoir Achille, Simone, Georges, Gemma, Stanislas et Anne-Marie.



À la sortie de l'église, en route pour une nuit de noces où toutes les positions seront permises... On comprend pourquoi ils sourient tous les deux à dents déployées, car ils ont hâte de savoir c'est quoi la position du missionnaire, même si le curé a tenté de leur expliquer...





*Dans l'ordre : Achille, Simone, Jeannette, Georges,
Gemma, Jacques, Stanislas et Anne-Marie*



Enfin le moment de couper le gâteau

Après leur mariage, Georges et Gemma ont demeuré quelques années dans le loyer du haut de la maison de Stanislas et Anne-Marie. On les voit assis dans la balançoire à côté de la maison. Maman raconte qu'ils s'ennuyaient à cette époque, car ils n'avaient plus d'argent pour aller veiller.



CHAPITRE 4 – LES PREMIERS ENFANTS ET LE CAFÉ PALMAROLLE

De magnifiques enfants

Après leur mariage, Georges et Gemma se mettent rapidement à la tâche, de sorte qu'en mai 1953 naît le premier enfant de la famille, Gaston. Il sera bientôt suivi du magnifique Guy (1954) et de la féminine Ghislaine (1957).

On voit bien comment ces magnifiques enfants se sont développés, quelques années plus tard.



Le Café Palmarolle

Vers 1957, une occasion se présente, Georges et Gemma louent le Café Palmarolle et l'appartement qui est au-dessus de celui-ci. Gemma travaille au café avec des filles engagées qui dorment dans la même chambre que Gaston et Guy (ils sont précoces), et Georges travaille au bois comme bûcheron et cuisinier. Ils font également tous deux du taxi de façon occasionnelle.



Pour combler ses nombreux temps libres, Gemma confectionne pour ses enfants des vêtements qu'elle a vus à la télé.



Un look mafioso pour Gaston et moi

CHAPITRE 5 – UNE ÉPOQUE FORMIDABLE, CELLE DE L'ÉPICERIE

Une opportunité se présente, acheter l'épicerie

Âgé d'à peine 58 ans, le père de Gemma, Stanislas décède en 1960 d'une crise cardiaque. Ce coup du sort constitue une opportunité pour Georges et Gemma, qui font l'acquisition de son commerce, qui deviendra par la suite la célèbre « Épicerie Mailhot », de renommée semi-internationale. Le financement n'est pas facile car maman étant une femme, le gérant de la Caisse populaire de l'époque ne voulait pas lui prêter. Elle a donc dû faire appel à des prêteurs usuraires de La Sarre, Household Finance et Continental Discount, pour emprunter les 1 500 \$ nécessaires au projet.



L'épicerie Mailhot, de renommée semi-internationale

En prime, Anne-Marie et Fabiola

En vendant le magasin général à sa fille et à son gendre, Anne-Marie voulait aussi assurer sa sécurité. Elle a donc posé une condition, voulant qu'elle et Fabiola (qui avait alors 18 ans) puissent demeurer dans la maison aussi longtemps qu'elles le souhaiteraient.

Cette exigence est venue « colorer » la vie de la famille, car comme Georges et Gemma étaient très occupés, Anne-Marie avait l'opportunité de s'assurer de la bonne éducation de ses petits enfants, notamment en respectant la morale catholique. C'est ainsi qu'elle m'a encouragé fortement à devenir servant de messe dans l'espoir à peine voilé que je devienne prêtre un jour, mais je n'aimais pas encore le vin et étant trop timide, je ne me voyais vraiment pas parler en public.

Elle écrivait aussi de longues lettres qu'elle déposait dans la chambre à Ghislaine, afin de l'inciter à adopter un comportement respectueux des enseignements de l'Église et de s'assurer qu'elle ne tombe pas dans le péché en portant des tenues immodestes. Elle veillait aussi à ce que Gaston ne soit pas oisif, en lui faisant transporter des boîtes ou des objets entre les étages de la maison, ou en lui faisant nettoyer régulièrement la citerne qui se trouvait au sous-sol.

Anne-Marie avait aussi à cœur la santé de ses petits enfants. Ainsi, lorsqu'elle en avait l'occasion, elle agrémentait notre déjeuner d'un bol de gruau, d'une cuillerée à soupe de Wampole et de deux délicieuses capsules d'huile de foie de morue, un régal. Le tout accompagné d'une phrase culinaire qu'elle utilisait à toutes les sauces et qui est devenue célèbre dans la famille : « Ceux qui en voudront s'en prendront ».

La coexistence avec Fabiola était quant à elle très festive, car elle aimait rire, elle aimait fêter (ce qui ne plaisait pas du tout à Anne-Marie), et elle aimait

faire à manger. Avec elle, le beurre à l'ail, les scampis, les steaks et même la cervelle de bœuf (ouf...) s'en donnaient à cœur joie.



Grand-maman, à l'époque où elle nous donnait de l'huile de foie de morue



Fabiola

Si vous voulez quelque chose, on l'a !

L'épicerie Mailhot, c'était vraiment un magasin général, où l'on retrouvait absolument de tout, du poison à souris à la « nourriture pour les nerfs du Dr Scholl », en passant par les pétards à mèche, la saucisse en « canne », les kiwis, les bijoux, les bas de nylon miel doré, et j'en passe. Pour compléter le tout, grand-maman vendait du tissu à la verge dans un local adjacent à l'épicerie.

Maman se faisait aussi une spécialité de vendre toutes sortes de cadeaux aux clients qui, ayant parfois pris un coup, venaient tout juste de réaliser que c'était la fête de leur femme. Si maman ne trouvait pas ce que le gars voulait

dans le magasin, elle allait fouiller dans la maison en revenant toujours avec un « trésor » susceptible de plaire à l'épouse qu'elle connaissait souvent personnellement.



Un aperçu du contenu de l'épicerie

Avec ce choix exceptionnel et une capacité de livraison hors du commun (papa avait acheté deux fourgonnettes « Bedford » pour faire la livraison), on peut vraiment affirmer haut et fort que l'épicerie Mailhot a été le précurseur de Walmart et d'Amazon. Le mot de passe du site Internet de l'épicerie, 2301, était même affiché sur les Bedford, un phénomène rare pour l'époque.



Le seul « hic » avec les deux Bedford, c'est qu'ils ne pouvaient pas circuler en même temps, car il n'y aurait alors plus eu personne pour s'occuper de l'épicerie, vu que Gaston et moi n'avions pas encore 10 ans.

Par ailleurs, comme Georges et Gemma avaient beaucoup de temps libre, ils ont décidé d'ouvrir une autre annexe à l'épicerie, une mercerie pour hommes. Pour les hommes galants de la place, c'était un endroit magnifique où se procurer un habit à crédit, en vue d'un mariage ou de tout autre événement mondain.

Le tout impliquait beaucoup de polyvalence de la part de Georges et Gemma, car il arrivait souvent que des clients arrivent à l'épicerie alors que d'autres clients se pointaient au même moment à la mercerie. Ça laissait peu de temps pour aller au petit coin, celui-ci étant localisé à l'autre extrémité de la maison.



Papa et maman qui attendent les clients

Surprise ! La maisonnée s'agrandit avec l'arrivée de Gisèle et de Marc

En 1964, coup de théâtre, sept ans après l'arrivée de Ghislaine, maman donne naissance à un 4^e enfant, qui fut rapidement prénommé Gisèle. La famille se retrouve alors en mode 6G, avec des prénoms qui commencent tous par la lettre G : Georges, Gemma, Gaston, Guy, Ghislaine et Gisèle. Le 5G dont on parle tant maintenant peut bien aller se rhabiller.



Gisèle en deux temps

En 1968, autre coup de théâtre, alors qu'un autre bébé, cette fois prénommé Marc, arrive à la maison. À ma grande surprise, Fabiola a en effet eu un enfant, qui deviendra désormais un membre à part entière de la famille, qui regroupe maintenant 9 individus. Heureusement, la maison est grande et Marc est petit, à tout le moins à cette époque.



Fabiola, papa et Marc

On travaille 365 jours par année

L'épicerie Mailhot était ouverte 365 jours par année, à compter de 7h30 du matin. Comme l'épicerie fermait à 20h la semaine, à 21h les vendredis et samedis, et à 18h le dimanche, cela laissait amplement de place pour les loisirs et l'oisiveté. C'est ainsi que maman s'assurait d'engager une fille à gages pour faire le ménage et préparer les repas, ce qui lui laissait du temps pour s'adonner à son loisir favori, soit tenir la comptabilité de l'épicerie après les heures de fermeture.



Papa et maman relaxant en plein samedi après-midi

Les soupers du dimanche

Comme l'épicerie fermait à 18h le dimanche, il s'agissait là de la principale opportunité de faire le party. Avec la visite de Yolande et Jean-Louis et parfois de Réal et Jeannette, des enfants de part et d'autre avec leurs amis ou amies, les soupers du dimanche étaient copieux et bien arrosés, au grand désespoir de grand-maman.

Le cognac, le rye et le gin suivaient la dégustation de grands crus, tels la Molson, la Brador, le Baby Duck ou le Vin Fou. Même le curé du village, Arthur Drouin, venait parfois faire son tour car il ne détestait pas prendre un petit coup.



Maman et papa en attente des invités

Malgré l'étendue des heures d'ouverture de l'épicerie, certains clients peu scrupuleux poussaient leur chance jusqu'à venir cogner à la porte de la maison après les heures pour chercher une caisse de bière, ou même pour faire leur épicerie tranquillement et avec peu de surveillance... hum.

Service à la clientèle oblige, la porte de l'épicerie leur était malgré tout toujours ouverte, sauf s'ils avaient commis l'erreur de téléphoner avant de venir et qu'ils avaient été « interceptés » par l'Elliot Ness de la maison, l'incorruptible Jean-Pierre.

Les dégustations de vin (et fromages...)

Autre moment pour festoyer, les dégustations de vin (et fromages...) qui étaient à l'époque une activité complètement nouvelle. Je me rappelle très bien notre première dégustation de vins et fromages, alors qu'âgé d'à peine 15 ou 16 ans, je servais joyeusement du vin à tout le monde en m'assurant de bien le goûter auparavant. Le lendemain, j'aurais été prêt à jurer sur la

Bible que je ne prendrais plus jamais d'alcool, tellement la journée a été dure. Mais j'étais trop magané pour trouver la Bible.



*Maman constate avec effroi qu'il y a moins
de deux bouteilles de vin par personne*

Les pique-niques à la plage du rang 9

Les jours chauds d'été, nous harcelions papa et maman pour qu'ils nous amènent à la plage du rang 9 et qu'ils reviennent nous chercher. Lorsque cela était possible, en revenant nous chercher, maman apportait un lunch afin que l'on puisse pique-niquer sur le bord de la plage.

Le 30 juin 1963, alors qu'il faisait une chaleur infernale et que nous venions tout juste de revenir de la plage, une tornade d'une grande violence s'est abattue sur Palmarolle et les paroisses environnantes. Deux cents granges furent soufflées comme des châteaux de cartes. Notre maison n'a pas été épargnée, beaucoup de bardeaux du toit ayant été arrachés par le vent. Je me souviens que j'avais très peur, mais qu'heureusement grand-maman avait réussi à calmer la tempête en nous faisant réciter quelques chapelets.

Pourquoi pas un peu de délinquance, si elle est légère ?

Dans leur gestion de l'épicerie, papa et maman ont toujours été d'une rectitude incroyable. Cependant, ils ont parfois dû procéder à quelques « petits ajustements » pour accommoder leur clientèle ou pour s'accommoder eux-mêmes. En voici quelques exemples.

La couleur de la margarine

En 1961, le gouvernement du Québec autorise la vente de margarine, jusque là interdite. Cependant, la margarine doit conserver sa couleur blanche naturelle et ne pas être colorée pour être confondue avec du beurre. Comme la margarine blanche n'était pas attrayante pour les clients, papa achetait de la margarine blanche, à laquelle il ajoutait un colorant jaune en sachet, pratique qui était alors courante pour « contourner » les directives.

Par la suite, il a opté pour une autre stratégie, qui consistait à faire venir de la margarine jaune de l'Ontario et à la placer dans un frigidaire en retrait, pour avoir le temps de la cacher si un inspecteur du gouvernement se présentait. Je me rappelle l'avoir vu mettre le dernier paquet de margarine dans son gilet quand un étranger qui ressemblait trop à un inspecteur s'est pointé à l'épicerie.



La vente de bière le dimanche

Dans les années 70, il était interdit aux épiciers de vendre de la bière le dimanche et les jours fériés. Les clients de l'épicerie payaient rarement en liquide, mais ils étaient assez avides de liquide (surtout la fin de semaine), de sorte que nous conservions les boîtes vides de bananes et de lait Carnation, assez grandes pour y mettre une caisse de 24.

Un observateur qui se serait installé devant l'épicerie le dimanche aurait été surpris de constater à quel point les habitants de Palmarolle étaient de grands consommateurs de bananes et de lait Carnation.



Les dates de péremption

Autres temps, autres mœurs. Dans les années 60, il n'y avait pas d'inscription sur les aliments pour indiquer leur date de péremption. Il a donc fallu s'ajuster quand on a constaté avec stupeur et effroi que certains aliments pourtant réputés pour leur grande durabilité, tels les saucisses à hot dog ou le baloney, commençaient à avoir des dates de péremption.



Après réflexion, une solution simple et efficace a été mise en place : il suffisait simplement d'effacer les dates dépassées avec du dissolvant de vernis à ongles, afin de s'assurer que les aliments aient une durée de vie plus « normale ».

Papa aime les véhicules à moteur et les gadgets

La boîte à savon

Il est impossible de parler de cette époque sans aborder la passion que papa avait pour les véhicules à moteur et pour les gadgets. Ainsi, alors que Gaston et moi avions une dizaine d'années, papa demande à un voisin bricoleur de nous bâtir une boîte à savon, afin que l'on puisse circuler avec un véhicule à moteur dans les rues de Palmarolle. Sans casque, évidemment, car les casques n'étaient pas très à la mode à cette époque.

La boîte à savon en question, un véhicule à 4 roues mû par un moteur de scie à chaîne, avait fière allure et roulait pas mal vite. Le seul problème, c'est qu'elle n'avait pas de freins, ce qui nous a rapidement contraints à abandonner nos futures carrières de coureurs automobiles.



Une boîte à savon

Les motos

Quelques années plus tard, un camion apporte une livraison imprévue : deux motocyclettes Kawasaki 90, équipées de pare-brises et de « bucket seats », un genre de dossier surélevé. Les engins ne sont pas très puissants, mais ils peuvent atteindre une vitesse de pointe de 70 milles à l'heure. Même si Gaston venait d'avoir 18 ans, j'avais encore 16 ans et pas de permis de conduire, de sorte que je me tenais loin des autos de police.



On pouvait maintenant se déplacer partout dans le village et même jusqu'à La Sarre, une ville éloignée. Comble de bonheur, on pouvait même aller à la plage du rang 7 ou à celle du rang 9, sur un chemin de gravelle, sans casque et à 3 sur la moto.

Un Kawasaki 90

Mais c'est aussi à cette époque que j'ai eu mon premier accident, alors que je sortais du rang 9 et que je me dirigeais vers le village, une voiture est venue emboutir ma moto par l'arrière. Comme ni moi ni le conducteur de l'auto ne voulions de problème, l'accident n'a pas été rapporté à la police. La moto n'était pas trop abimée et je m'en suis sorti avec seulement une cuisse maganée et des vêtements déchirés.

Nos expériences de motard se sont poursuivies par la suite, alors que nos petites motos ont progressivement été remplacées par des motos plus puissantes. Et, comme le dirait si bien maman, nous allions toujours « cheveux au vent ».

Les motoneiges

Comme les motos ça roule mal en hiver, papa nous réserve une autre surprise, alors qu'au début de l'hiver, on reçoit la livraison d'une motoneige.

La surprise est totale, car non seulement cet achat était inattendu, mais aussi parce qu'il s'agit d'une motoneige d'une marque étrange, Ariens, totalement inconnue, les motoneiges du coin étant soit des Ski-Doos, des Moto-Skis ou des Polaris.



Une motoneige Ariens

Mais papa ne s'arrête pas là, car comme nous étions une famille extrêmement nombreuse, ça prenait évidemment d'autres motoneiges. C'est ainsi que l'année suivante, papa remplace notre motoneige par une autre Ariens plus puissante. Il achète aussi un vieux Moto-Ski, sur la cabine duquel je dessine des personnages menaçants pour effrayer la population du village.



Une motoneige Chaparral

L'année suivante, un impressionnant Chaparral de 46 forces vient compléter la flotte de motoneiges familiale. Les autres propriétaires de motoneiges de Palmarolle n'avaient qu'à bien se tenir !

La télé couleur et l'enregistreur Bêta

En septembre 1966, les premières émissions couleur font leur apparition dans la programmation de Radio-Canada. Un papillon multicolore ouvre ses ailes avant certaines émissions, et une voix annonce « Une émission couleur de Radio-Canada ». Bien au fait de cette innovation, papa achète alors une télé couleur, la première télé couleur de Palmarolle.



*Le papillon
qui annonce
une émission
en couleur de
Radio-Canada*

Le salon de la maison devient alors un lieu de rassemblement pour les clients de l'épicerie qui, ébahis et la bouche ouverte, voient les images couleur de « Bobino », de « la Boîte à surprises » ou de « Moi et l'autre » défiler à l'écran.



Dodo et Denise dans « Moi et l'autre »

Toujours aussi innovateur, papa achète l'année suivante un enregistreur Bêta pour y enregistrer des émissions de télé. C'était une machine énorme et lourde, dans laquelle on pouvait insérer une énorme cassette. Cette machine avait causé tout un émoi chez grand-maman, lorsqu'un de nos voisins

avait amené chez nous une cassette « cochonne » sur laquelle on voyait des hommes et des femmes s'ébattre gaiement. Je vois encore grand-maman, assise à côté de la télé et apparemment scandalisée, qui regarde les images inédites avec intérêt, tout en disant « mon Dieu ! ».



Une cassette Bêta

Maman contrôle la situation

Comme papa était dépensier et imprévisible, et comme les dépenses de la famille allaient en augmentant, c'est maman qui s'occupait de gérer les finances de l'épicerie. Elle devait régulièrement contacter le gérant de la Caisse populaire afin d'obtenir de l'argent rapidement ou pour couvrir son compte, lorsque celui-ci était sur le point d'être à découvert.

Je me rappelle avoir apporté à quelques reprises des sommes considérables à la Caisse populaire à la demande de maman, en me considérant chanceux que personne ne sache ce que je transportais.



Vite arrivée, aussi vite repartie !

À cette époque, papa et maman avaient convenu de changer de voiture et papa s'était rendu chez le concessionnaire Ford de la Sarre pour en effectuer l'achat. Comme convenu, il revient à la maison avec une nouvelle voiture, que maman trouve tout de suite beaucoup trop petite.

Elle appelle donc son contact au garage Ford, et convient avec lui d'échanger la voiture pour une plus grande, que papa ira chercher le lendemain. Avec maman, les choses ne traînaient pas.



Si on gère le mari, il faut aussi gérer les enfants

En 1970, Gaston et moi commençons nos études au CÉGEP de Rouyn-Noranda. C'est une époque particulière, alors que nous partons pour le CÉGEP le dimanche après-midi par autobus ou avec un « lift », lorsque rarement on en trouve un. Maman nous octroie une allocation pour nous acheter de la nourriture pendant la semaine et pour revenir en autobus le vendredi après-midi.



Comme le coût d'un voyage en autobus équivalait le coût d'un ou deux longs-jeux, nous revenions souvent sur le pouce, après avoir fait une halte essentielle chez le disquaire du coin pour nous y approvisionner.

*Notre premier long-jeu,
acheté par papa*

Gaston n'aimait pas le CÉGEP

À cette époque, Gaston n'est pas très passionné par les études et il manque souvent ses cours, ce qui le conduit à abandonner le CÉGEP. Maman ne se laisse pas impressionner et elle lui annonce que s'il ne veut pas étudier, il va devoir travailler. Grâce à ses contacts, elle lui dénêche une job de nuit chez Normick-Perron, une usine de bois de sciage de la Sarre.



Son horaire de travail est évidemment incompatible avec l'horaire de nos sorties de nuit à l'hôtel la fin de semaine, de sorte qu'après avoir attrapé une mononucléose, il a dû se décider à retourner aux études.

Ghislaine tente de devenir reine

Alors que Ghislaine avait 16 ou 17 ans, maman la convainc de se présenter comme Reine du Bal des semences de Palmarolle, une fête saisonnière. C'est sans trop d'enthousiasme que Ghislaine accepte de se présenter, car elle n'est pas intéressée par la vente de billets, ni par la Royauté. Comme elle soutient ses enfants, maman s'est donc chargée de vendre des billets aux clients de l'épicerie, même si la couronne est finalement allée à une autre prétendante.



L'époque de la disco et des cheveux longs

Comme je l'ai mentionné précédemment, grand-maman tenait un magasin de tissus à la verge dans un local attenant à l'épicerie. Quand elle décide d'arrêter ses activités, et comme Gaston et moi ne sommes pas très « sorteux », une idée audacieuse nous vient à l'effet de convertir le local en question en discothèque. Papa nous achète du papier noir pour couvrir les murs, on dépose des matelas au sol en guise de sièges, on installe un fluorescent « blacklight » comme éclairage ainsi que des posters qu'il viendra illuminer, on monte notre système de son sur une estrade surélevée et bingo, c'est parti !

La disco a été mise en place en 1971, à l'époque du CÉGEP, de sorte que la fin de semaine, on se chargeait de l'animer avec le petit groupe de gars et de filles qui faisaient partie de notre gang, qu'on appelait « le tas ». À cette époque, papa et maman ont été d'une patience angélique, car la disco s'animait à peu près en même temps qu'arrivaient les clients de la messe du samedi soir, ceux-ci étant « accueillis » avec la musique pas trop liturgique de Black Sabbath ou de Deep Purple.



Et comme nos partys se terminaient parfois tard, papa et maman pouvaient jouir d'un accompagnement musical pendant la soirée, suivi du départ de nos chums en fin de soirée, par la porte de la maison attenante à leur chambre. Ouille... En passant, l'un des posters de la discothèque affichait une phrase que nous n'avons jamais oubliée : «Jouissez de la vie, car vous serez mort longtemps».



Une des rares photos de la disco. Je suis à gauche

L'erreur de Ti-Pit

Cette époque, c'est évidemment aussi l'époque des cheveux longs pour Gaston et moi. Or, un des clients réguliers de l'épicerie à cette époque était Ti-Pit Lefebvre, un vieux garçon qui avait un problème de langage et qui vivait seul dans une vieille cabane à l'entrée du village.

Tous les jours, Ti-Pit arrivait à l'épicerie vers l'heure du dîner pour siroter un Pepsi très très tranquillement, en abordant des sujets tels « Y fait pas chaud chaud » en hiver et « Y fa pas frette » en été. L'arrivée de Ti-Pit n'était jamais un moment très apprécié, car on devait aller le servir, il n'achetait rien d'autre que son Pepsi et son discours était relativement peu stimulant au niveau intellectuel.

Or, Ti-Pit a commis une erreur fatale quand il a dévié de son discours habituel et qu'il est allé déclarer à papa : « J'aime pas ben ben ça les cheveux longs ». Choqué, papa l'a alors invité à prendre la porte et à ne plus revenir. On ne s'est pas beaucoup ennuyés de Ti-Pit, qui devait désormais aller prendre son Pepsi pas mal plus loin, de l'autre côté du pont.



J'avais pourtant de si beaux cheveux...

On aime les animaux

Tout au long des années, on a toujours eu des animaux à la maison. On a eu des chiens (dont Puce, Stella et Domino) et des chiots, que maman trouvait toujours le moyen de donner. On a eu des chats et des chatons, que maman trouvait aussi toujours le moyen de donner.



Quelques-uns de nos bébés chiens

On a aussi eu un hamster (Fido), des lapins qui ne sont pas restés très longtemps et une perruche nommée Brutus, en l'honneur du pire ennemi de Popeye. Or, Brutus a vécu tout un traumatisme. S'il vivait encore et qu'on lui demandait de commenter cette époque, il n'aurait certainement pas de bons commentaires, même s'il vivait dans une très belle cage avec bain extérieur et vue sur la salle à dîner.

Pour comprendre son traumatisme, il faut savoir que la nuit venue, avant de se coucher, on mettait un drap sur sa cage pour éviter qu'il ne se réveille trop tôt le matin. Or, une nuit, alors que maman avait entendu des cris en provenance de la cage, elle a surpris le chat qui y était pris (il avait déplacé le bain pour y entrer).

Brutus était quant à lui sorti de sa cage et il était pris entre la cage et le drap qui la recouvrait. Comme il s'en était sorti malgré tout sain et sauf, ça explique peut-être pourquoi il ne nous a jamais poursuivis en justice pour cohabitation non sécuritaire.

Mais on aime moins les bibittes

Vendre des fruits et des légumes, ça a évidemment ses bons côtés. Mais comme les fruits et légumes arrivent souvent de loin et dans de grosses caisses ça peut aussi parfois amener des visiteurs indésirables, les bibittes.

C'est pourquoi nous recevions périodiquement la visite d'un des meilleurs amis de tout épicier qui se respecte, l'exterminateur de bibittes. Armé de son distributeur à insecticides, celui-ci en épandait joyeusement le contenu dans les endroits de l'épicerie les plus susceptibles de soutenir la propagation de bestioles en tous genres, près de la farine ou des patates, par exemple.



Afin de garantir encore davantage notre tranquillité d'esprit et toujours dans un esprit d'innovation, papa avait aussi fait l'acquisition de deux machines distributrices d'insecticide. L'une était placée sur un mur au milieu de l'épicerie, et l'autre dans la maison, sur le frigidaire de la cuisine. Ces deux machines étaient « programmées » pour « distribuer » une dose d'insecticide à la fréquence choisie, soit aux demi-heures ou aux heures.

Entre deux bouchées de ragoût de boulettes Cordon Bleu ou de saucisses Campfire en canne, nous anticipions toujours avec anxiété le moment où le distributeur de la cuisine allait faire son épandage. Que de bons souvenirs !

Pour compléter le tout, et comme il y avait toujours pas mal de bestioles volantes à l'extérieur le soir (du moins en été), papa avait acheté un genre de lampe pour électrocuter les bibittes volantes. Suspendue au milieu de la galerie, cette lampe faisait amèrement regretter leur témérité aux multiples bibittes ailées qui s'aventuraient à y poser les pieds ou les ailes.

Les problèmes de santé

L'horaire de l'épicerie ne laissait pas trop de place aux maladies et il fallait rapidement oublier la grippe, les lendemain de veille et les diarrhées, selon le cas. Papa avait son remède qui se vendait en bouteille et qu'il allait chercher régulièrement à la Commission des liqueurs de la Sarre avec moi ou Gaston, sous prétexte d'aller nous chercher des bandes dessinées. Quant à maman, elle se servait du Pepsi comme petit remontant journalier.

L'accident de motoneige

Un événement malheureux est survenu un dimanche soir de 1970, alors que papa et maman revenaient sur leur motoneige respective d'une joyeuse excursion au Chalet suisse de Palmarolle, où l'on servait un excellent gin chaud. Maman est tombée de sa motoneige et papa, qui la suivait de près, n'a pu l'éviter et lui a embouti l'épaule droite avec le ski de sa motoneige. La blessure étant importante, maman a d'abord été conduite à un hôpital

régional, avant qu'une décision soit prise de la transférer à Montréal dans un avion-hôpital.

Maman a dû être opérée, alors qu'on lui a installé une plaque de métal dans l'épaule droite, et qu'elle a été hospitalisée pendant trois mois à Montréal. Pendant ce temps, et comme il ne pouvait pas s'occuper seul de l'épicerie, papa a dû se restreindre à faire appel à sa seule personne-ressource, sa belle maman Anne-Marie, pour l'aider à maintenir le fonctionnement du commerce.

L'histoire ne dit pas comment s'est déroulée la cohabitation entre les deux belligérants, mais comme papa ne détestait pas l'alcool et qu'Anne-Marie était Lacordaire (un mouvement voué à combattre tout usage d'alcool), l'alcool que prenait papa est probablement devenu un alcool à friction.



Les médecins ne donnaient pas grand chance à maman de pouvoir utiliser à nouveau son bras droit de façon normale. Mais dès son retour à Palmarolle, maman s'est résolument mise à la tâche pour faire travailler son bras et réapprendre à utiliser sa main de façon quasi normale, notamment en actionnant les touches très dures (vraiment dures...) de la caisse enregistreuse de l'épicerie. Devant sa réadaptation incroyable, bien peu de gens auraient pu imaginer par la suite l'ampleur de l'accident qu'elle avait subi.

Mon accident d'auto

En 1973, j'entre en génie mécanique à l'Université de Sherbrooke. Comme je devais faire un stage dans une entreprise à la fin de ma première année, je choisis d'aller faire ce stage en Abitibi, à la Mine Rouyn-Noranda. Avec quelques amis, je loue un appartement à Rouyn et j'achète ma première voiture, une magnifique Toyota Corolla coupé sport mauve (eh oui...) au coût de 600 \$. Or, un matin où je n'étais pas encore très éveillé, je pars pour aller travailler en faisant nonchalamment un « virage en U » à partir de mon stationnement.

Une voiture m'a alors embouti et j'ai perdu conscience. Quand je me suis réveillé, un policier m'a expliqué qu'un taxi (que je n'ai jamais vu) m'avait frappé du côté conducteur de sorte que mes jambes étaient restées coincées en-dessous des pédales de l'auto. On m'amène à l'hôpital d'Amos (à 1 heure de route) où l'on pourra enfin me donner un produit anesthésiant et constater mes blessures. Diagnostic : cheville cassée à la jambe gauche (plâtre jusqu'au genou), et tibia cassé à la jambe droite (plâtre pleine longueur, du pied jusqu'au haut de la cuisse).

À ma sortie de l'hôpital, papa et maman me rapatrient à Palmarolle, où ils installent un lit d'hôpital dans le salon. Peu de temps après mon arrivée à la maison, je fêtais mes 20 ans, alors que Ghislaine m'avait fait un gâteau en forme de Toyota Corolla mauve.



Ghislaine me présente mon gâteau Corolla

Comme je dois garder mon plâtre de la jambe droite pendant 6 mois, pas question de retourner à l'université à l'automne. Ce temps d'arrêt est cependant l'occasion pour moi de concrétiser un vieux rêve, apprendre à

jouer de la guitare, car papa avait une guitare classique dont il ne servait plus depuis des années et dont il m'a fait cadeau.

Six mois plus tard, lorsque j'ai finalement perdu mon second plâtre, j'ai commencé petit à petit à donner un coup de main à papa et maman à l'épicerie, ce qui m'a permis de me réadapter progressivement. Je pensais alors à retourner aux études, mais dans un domaine autre que le génie, que je n'appréciais pas tellement. Je pensais alors aux arts (car j'aimais beaucoup dessiner) ou à la publicité, mais je n'arrivais pas à me décider.

La hernie discale de papa

Fin du printemps 1975, coup de théâtre ! Papa souffre d'une hernie discale sévère. Il ne peut plus rien soulever, alors que son travail de tous les jours consiste entre autres à transporter des caisses très lourdes de cannage, de légumes, de bière ou de liqueur, des poches de patates, ainsi de suite. Comme papa et maman m'avaient beaucoup aidé, je sentais que je devais leur rendre la pareille et j'offre à maman de l'aider à l'épicerie, le temps que papa se replace.

Ma prochaine saison d'étude venait alors officiellement de prendre le bord, et j'ai donc commencé à effectuer les tâches de papa à l'épicerie, pendant que lui recevait régulièrement toutes sortes de traitements qui ne l'aidaient pas beaucoup. Il n'y avait pas vraiment de lumière au bout du tunnel, ce qui m'inquiétait beaucoup, jusqu'à ce que près d'un an plus tard, il reçoive une injection de cortisone dans le dos.

Avec cette injection miraculeuse et un corset, papa a alors commencé à retrouver progressivement une certaine capacité. De mon côté, j'espérais pouvoir retourner aux études, et en me croisant les doigts, je m'étais inscrit en administration à l'Université Laval de Québec. Le jour de septembre 1976 où j'ai finalement quitté pour l'Université Laval, j'avais vraiment peur que maman me rappelle le lendemain pour dire que ça n'allait pas... mais ce n'est jamais arrivé. Ouf...

Surprise ! Ma session s'est terminée deux semaines plus tard, l'université étant tombée en grève. Je suis donc revenu à nouveau à Palmarolle, pour y travailler pendant 4 mois au Foyer de l'âge d'or, dont Fabiola était directrice générale. Un peu de « pushing », ça aide parfois.

CHAPITRE 6 – LA VENTE DE L'ÉPICERIE

Le temps passe, et le fait de travailler dur 365 jours par année, ça use. En 1984, papa a 60 ans, il est vraiment tanné de l'épicerie et avec maman, tous deux conviennent d'un projet incroyable : ils vont vendre l'épicerie et aller s'installer à Montréal, où sont déjà rendus Gaston, Ghislaine et Gisèle, et où résident également la plupart des frères et sœurs de papa.

Maman a alors 52 ans. Ils finissent finalement par trouver leur acheteur et par organiser leur déménagement à Montréal. Vider la maison de Palmarolle se révèle être toute une tâche, car il y a beaucoup de choses dans cette immense bâtisse et notamment dans le grenier, où grand-maman a amassé depuis plusieurs années beaucoup de « trésors », dont des caisses et des caisses de journaux et de revues.

Une tournée audacieuse

À l'époque de l'épicerie, un certain nombre de clients astucieux faisaient « marquer » leur achat, en vue de le payer plus tard, ce qui leur donnait accès à du crédit à 0 % d'intérêt, et ce, parfois pendant plusieurs mois.

Au moment de vendre l'épicerie, plusieurs clients devaient encore de l'argent et certains, depuis assez longtemps. N'écoutant que son courage, maman a pris le bâton du pèlerin et elle est allée rendre visite à tous ceux qui lui devaient de l'argent (incluant les mauvais payeurs), en vue de se faire payer. L'opération, audacieuse, lui a permis de récupérer un certain montant.

C'est ainsi qu'à l'automne 84, papa et maman quittent pour Montréal en voiture avec, *sous les sièges de l'auto*, tout leur argent, soit le montant reçu

pour l'épicerie, l'argent récupéré auprès des clients, ainsi que l'argent des bons du Trésor qu'ils avaient encaissés avant de partir. C'est vraiment ce qu'on peut appeler un voyage audacieux ou, comme le dirait maman, « une run sans chier ». L'année d'après, Anne-Marie décède à l'hôpital de La Sarre, elle avait alors 82 ans.

CHAPITRE 7 – LA RETRAITE

Une nouvelle demeure

Rapidement après être arrivés à Montréal et avoir résidé temporairement chez Gaston, maman et papa dénichent un bel appartement sur 2 étages sur la rue Louis-Dupire, dans l'est de Montréal. C'est l'occasion d'acheter de nouveaux meubles, de retrouver la famille et de faire quelques fêtes bien arrosées, un rituel familial.

Puis, en 1985, une magnifique opportunité s'offre à eux, un condo sur la rue Madeleine-Huguenin, près des condos de Bertrand et de Robert, deux des frères de papa. Très grand, équipé d'un garage et localisé près de tous les services, ce condo deviendra à compter de ce jour leur résidence permanente à Montréal.



Un immeuble à condos sur la rue Madeleine-Huguenin

Papa et maman continuent alors d'être très actifs, ils font du bénévolat, ils s'initient aux voyages, d'abord aux voyages en autobus avec des groupes au Canada et aux États-Unis, puis aux voyages outre-mer. Maman, qui n'a

jamais fait de vélo, apprend à en faire à 52 ans, alors qu'ils partent tous deux se promener dans les rues de Montréal. Ils nous rendent aussi un précieux service alors qu'en 1986, Line demeure chez eux quelque temps, après avoir subi une importante opération à l'hôpital Notre-Dame.

D'autres moments difficiles

Puis arrive l'année fatidique de 1994 où tout dégringole : Fabiola décède d'un anévrisme au cerveau en allant voir un spectacle, et papa reçoit à peu près au même moment un diagnostic de cancer du pancréas.

Pour les funérailles de Fabiola, Gaston décide de louer une voiture. Nous partons donc, maman, Gaston et moi en vue du service qui se tiendra le lendemain à la Sarre, en Abitibi. Or, en voulant dépasser un véhicule, Gaston perd le contrôle de la voiture et nous nous dirigeons à bonne vitesse vers un rocher situé en bordure du chemin. Miracle, nous « atterrissons » en douceur dans un banc de neige épaisse, tout juste à côté du rocher. Nous étions sains et saufs, mais nous avons dû attendre près de 2 heures avant qu'une dépanneuse vienne enfin nous sortir de là.

Pendant notre absence, Line était restée à Montréal pour s'occuper de papa. Grâce à son expérience et ses connaissances du milieu de la santé, elle a obtenu du support du CLSC et elle a pu faire ajuster ses médicaments. Elle a aussi apporté son Tens, un appareil visant à inhiber la douleur, en vue de soulager partiellement papa. Il a énormément apprécié ce support, mais il est décédé 22 jours après Fabiola, le 11 décembre 1994.

Maman était évidemment terrassée par ces deux décès. Mais comme elle l'a toujours fait dans sa vie et afin de surmonter sa douleur, elle retrousse ses manches et accepte dès le mois de janvier d'aller en Espagne avec une amie. Elle me mentionnait que même si la musique était joyeuse, le cœur n'y était pas vraiment. Quelques mois plus tard, en juin 1995, c'est au tour de sa sœur Jeannette de décéder.

Les loisirs et les voyages

Puis les années passent et maman continue d'être très active. C'est ainsi qu'elle s'inscrit dans pas moins de sept clubs de l'âge d'or, où elle connaît un nombre incroyable de nouveaux amis. Elle fait des sorties avec eux, elle participe à des fêtes et des soupers, elle joue aux cartes et à la pétanque.

Elle joue aussi aux petites quilles dans deux équipes différentes dont elle est capitaine, où elle réussit un exploit rare, une partie parfaite de 300, soit douze abats consécutifs. Pas mal, pour une femme qui ne devait plus être capable d'utiliser sa main droite !



Mais là où maman a vraiment fait quelque chose d'extraordinaire, c'est au niveau des voyages, alors qu'elle a notamment été membre des « retraités flyés » avec lesquels elle a visité une quarantaine de pays. Elle a évidemment visité des pays « ordinaires » comme les États-Unis, l'Angleterre ou le Mexique, mais elle a aussi vu des pays plus exotiques, tels que la Jordanie, le Laos, le Tibet, la Birmanie, les îles Caiman, le Panama, le Costa Rica, le Nicaragua, le Maroc, Gibraltar, la Tunisie, l'Inde et la Chine. Et elle a fait son dernier voyage en République dominicaine en 2012.



*C'est maman
qu'on aperçoit
assise sur le sol,
avec le turban
orange*

Du côté des anecdotes mondaines, elle nous a conté qu'elle a échappé sa sacoche dans une fente de la muraille de Chine, mais qu'elle a pu la récupérer. On a su aussi qu'elle a pris du speed en Thaïlande, pour faire comme des travailleurs qui œuvraient sous un soleil très ardent et qui semblaient puiser leur énergie dans de petites bouteilles. Sa compagne de voyage a rapporté qu'elle avait passé 2 jours sans dormir. Après avoir abusé de bière allemande, elle aurait aussi été malade dans le Danube « bleu ».

Elle s'est baignée dans la mer Morte, elle a fait du chameau, de l'éléphant, et elle a aussi rencontré des personnes connues, telles que Jean-Marc Parent, Marcel et Laurence Leboeuf, et même John Travolta, alors qu'il était en visite à Québec.





Maman avec John Travolta

Et la vie continue

En 2015, un autre événement incroyable vient bouleverser sa vie, alors qu'en se rendant chez sa coiffeuse, un autobus de la ville la frappe à la tête avec son rétroviseur, en tournant sur la rue où elle marche.

Elle doit alors passer près de trois mois à l'hôpital, cet accident malheureux permettant en contrepartie de découvrir et de soigner des problèmes de cœur importants qui auraient autrement pu l'emporter. Comme elle le dit si bien, sans le soutien de mes enfants, je ne m'en serais pas sortie.



La vie en résidence, pas pour elle

Dans les dernières années, on a commencé à lui parler de la possibilité d'aller vivre en résidence, mais elle répondait invariablement qu'elle n'était pas prête à ce changement. Alors que la COVID tire peut-être à sa fin et compte tenu des problèmes vécus par les résidences de personnes âgées, on ne peut qu'admettre qu'elle a pris là une sage décision.



Maman venait de recevoir son premier vaccin contre la COVID

Quand on lui demande comment ça va, elle répond invariablement : « Ça va très bien, je profite de mon condo, de la vue et du soleil ». Elle aime aussi énormément ses enfants et ses petits enfants Élisabeth, Véronique, Vincent et Caroline. Ghislaine et Jean-Pierre sont devenus ses principaux aidants naturels, ceux qui l'accompagnent aussi à ses divers rendez-vous médicaux.

Elle continue d'apprécier la vie, même si elle a tout récemment perdu sa sœur Yolande, ainsi que ses très bons amis Rose-Aimée et Jean-Luc, les parents de Jean-Pierre. Elle a de très bons amis qui demeurent à proximité, dont Florian, qui habite juste au-dessus d'elle et qui va la voir presque tous les jours, ainsi que Jeannine, une voisine qui la visite régulièrement.

Elle aime les soupers avec la famille, les plats qu'on lui prépare, le soutien qu'on lui prodigue, les BBQ chez Gisèle et les frites de Jean. Bref, elle aime profiter de la vie, qu'on lui souhaite de vivre en santé le plus longtemps possible.

Joyeux anniversaire maman. On t'aime !!!



*En prime, voici quelques
autres photos souvenirs*



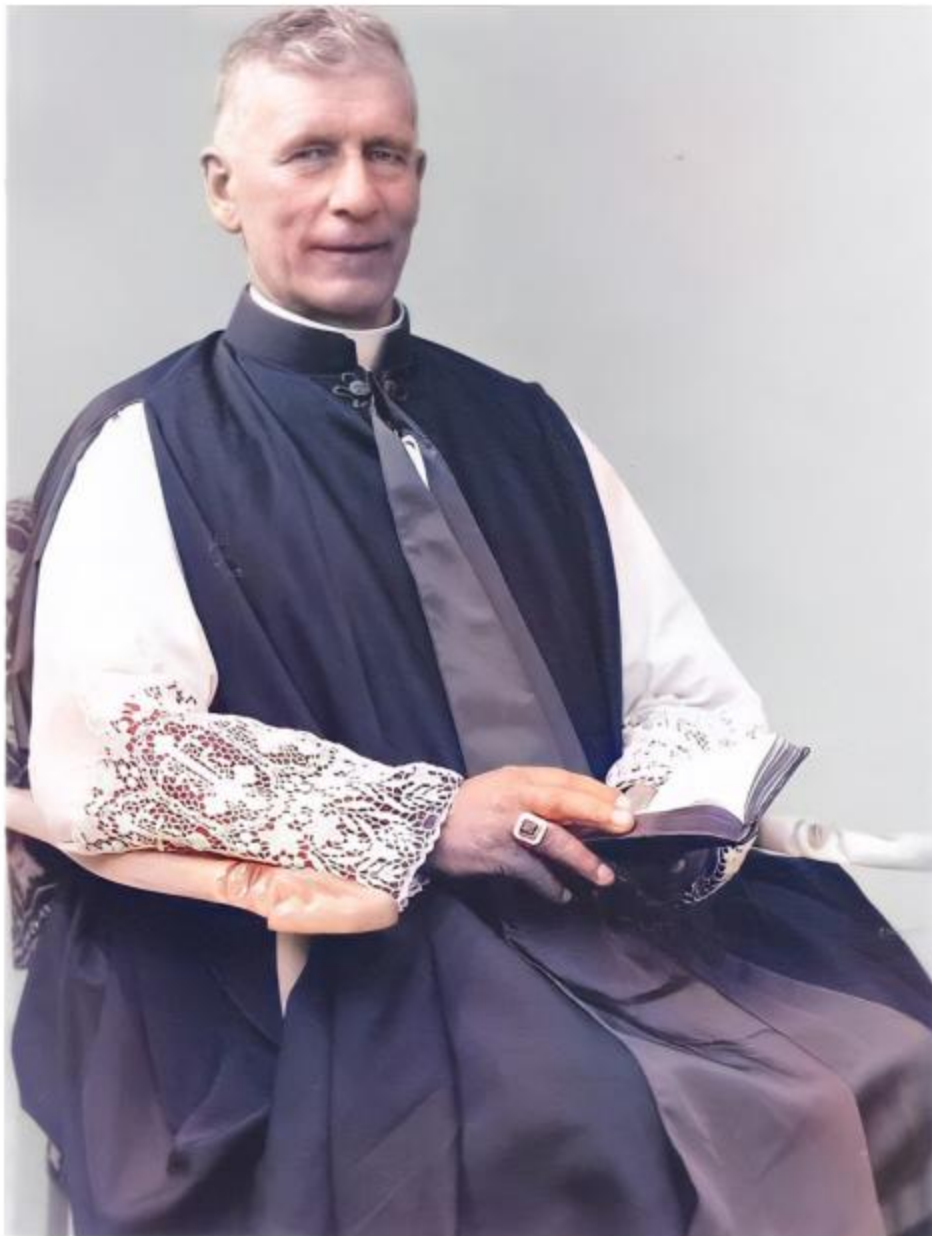
Fabiola, Yolande, Jeannette,
maman et grand-maman



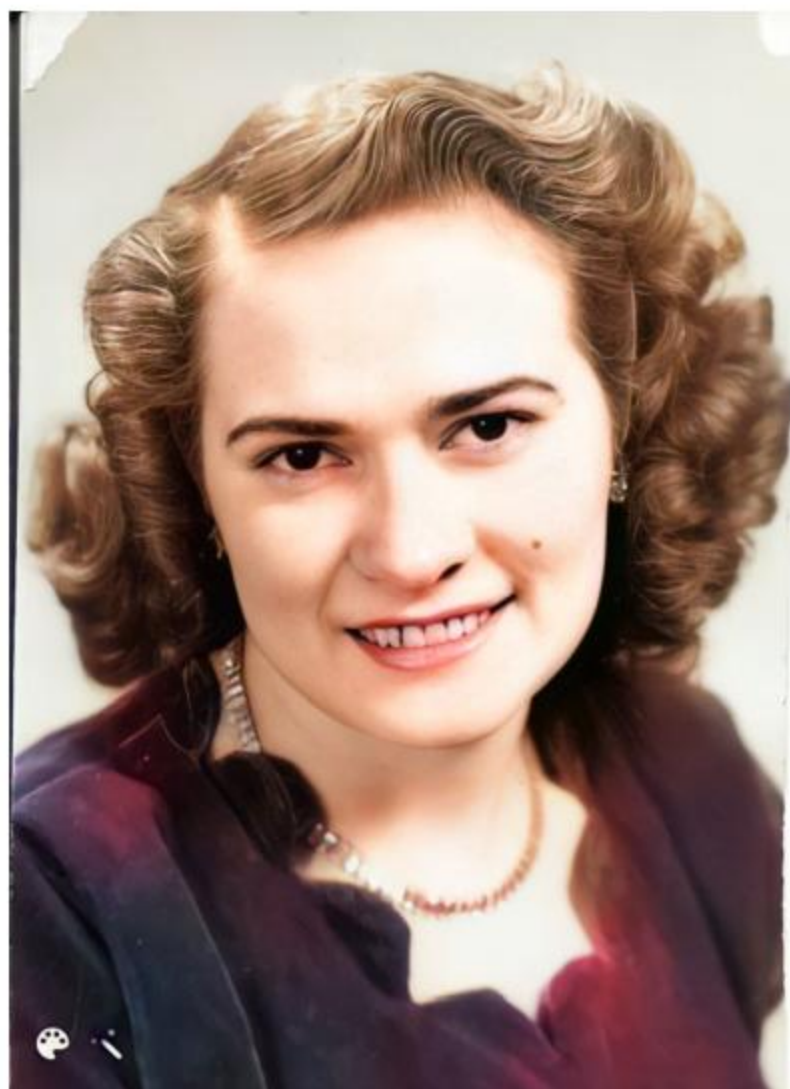
*Stanislas, à l'époque où il était
Maire de Palmarolle*



Stanislas et Anne-Marie



Le curé Éphrem Halde, qui a marié
Stanislas et Anne-Marie. Vingt-quatre
ans plus tard, il a aussi marié papa et
maman



Maman est à gauche sur cette photo, où l'on voit aussi Rose-Aimée, la mère de Jean-Pierre



Fabiola, Yolande et maman



*Toujours d'une
grande élégance*



*Dans la famille,
on aime rire*





*Maman n'a pas peur des animaux...
même des gros*





*Deux photos avec Gaston et
une autre avec Gaston et moi*





Papa avec son père Achille



Papa en deux temps



Ghislaine et Gisèle



Ghislaine (vers l'arrière) avec ses majorettes



Papa et maman posent fièrement à l'épicerie



Et lors de leur trentième anniversaire de mariage